



Lors du week-end d'ouverture du 20e Festival mondial des théâtres de marionnettes, qui dure jusqu'au dimanche 29 septembre, une sélection restreinte de six spectacles a permis d'avoir un aperçu de la richesse et de la diversité des formes et techniques présentées.

Publié le 23 septembre 2019 à 16h56 Temps de Lecture 7 min.

Pour rendre compte de mon troisième séjour depuis 2015 au Festival mondial des théâtres de marionnettes (FMTM) qui se tient tous les deux ans en septembre à Charleville-Mézières, dans les Ardennes, difficile de ne pas tomber dans les clichés sur « la capitale mondiale des marionnettes », « l'Avignon » ou « le Cannes » des arts de la marionnette, ou encore « la mère patrie de Rimbaud (le poète y est né en 1854) et de Guignol ». Mais il est indéniable que tous les deux ans, et ce d'autant plus pour cette édition anniversaire, la vingtième de son histoire, le FMTM s'est affirmé au fil des années comme le rendez-vous à ne pas manquer pour les amoureux des marionnettes sous toutes leurs formes.

Comme le souligne Anne-Françoise Cabanis, sa directrice, dans l'éditorial de présentation de cette édition 2019, du 20 au 29 septembre, pour parler uniquement en chiffres, « *le festival accueille sur dix jours 104 compagnies, venues de 28 pays différents et donnera 440 représentations, dont 18 coproductions, et 52 premières françaises et internationales.* » Et il est vrai qu'en tendant l'oreille, les rues de Charleville-Mézières bruissent de conversations dans toutes les langues, notamment en espagnol (avec beaucoup de compagnies venues d'Amérique latine) et en japonais.

Sans vouloir à tout prix trouver des points communs entre ces six spectacles très différents les uns des autres tant par les sujets abordés que sur les formes d'expression marionnettique utilisées, force est de constater qu'il existe quand même une sorte de « fil rouge » entre eux, à savoir les passerelles jetées, les fils tissés entre la tradition (parfois ancestrale) et la modernité. En effet, à des degrés divers, ces six spectacles mettent tous en images des textes ou des techniques venus du passé.

Claire Dancoisne va chercher du côté de Victor Hugo et de *L'Homme qui rit* (1869) le récit aux accents étonnamment modernes de la lutte des classes entre l'aristocratie et le peuple sous le règne d'Anne d'Angleterre. La compagnie française Les Antliaclasses, cofondée par Patrick Sims en 2010, avec sa nouvelle création *Ambregris*, mélange trois figures mythiques populaires, Jonas, Pinocchio et le capitaine Achab (dans *Moby Dick*, d'Herman Melville, paru en 1851), réunies autour du thème de la baleine.

L'association de théâtre pluridisciplinaire La main d'œuvres, créée en 2008 par Katerini Antonakaki (venue, entre autres, de l'ESNAM) et Sébastien Dault (formé au Centre national des arts du cirque, CNAC, à Châlons-en-Champagne), adapte sur scène, dans son spectacle *Le Rêve d'une ombre*, un conte d'Hans Christian Andersen, *L'Ombre* (1847). Quant à l'Américain Basil Twist, avec son *Dogugaeshi*, il met en images à sa manière non pas un texte littéraire mais une tradition marionnettique ancestrale, venue du Japon mais restée méconnue en Europe, le « dogugaeshi », qui repose sur l'utilisation d'écrans peints (en s'ouvrant et en se fermant, ils permettent de révéler une rapide succession d'images).

Seuls deux de ces six spectacles, *Alors Carcasse*, par la compagnie Troix Six Trente, fondée en 1999 par Bérangère Vantusso et *Psaumes pour Abdel*, par Laura Fedida, également diplômée de l'ESNAM en 2017, ne reposent pas sur l'adaptation de textes littéraires venus du passé, mais s'appuient quand même sur un travail d'écriture conséquent avec un ouvrage très poétique rédigé en 2011 par Mariette Navarro pour *Alors Carcasse* et un texte coup de poing cosigné par Thaïs Beauchard de Luca, Laura Fedida et Armelle Dumoulin pour *Psaumes pour Abdel*.

Dans cinq de ces six spectacles, les mots occupent une place centrale, ils donnent le point de départ, l'impulsion nécessaire pour permettre aux images de se développer, de se concrétiser. Mais il est étonnant de voir à quel point, de manières très différentes, chacun de ces spectacles dépasse ensuite la simple transposition sur scène de textes écrits antérieurement pour les transcender et inventer des formes d'expression totalement diverses, des univers imaginaires personnels et créatifs dans lesquels le visuel l'emporte finalement sur la simple parole, où les images deviennent plus puissantes que les mots par le pouvoir d'évocation.

## **Univers oniriques**

Et c'est à cet endroit, à ce point de bascule dans des univers totalement oniriques que jouent à plein la diversité, la richesse des formes d'expression marionnettique, souvent les plus modernes : marionnettes portées pour *L'Homme qui rit*, théâtre d'objets, théâtre d'ombres, projections vidéo (Basil Twist notamment en fait un usage impressionnant par sa créativité et sa poésie), recours à toutes sortes de matériaux pour donner naissance à des formes animées (comme des bâtons en bois qui forment le squelette sans cesse mouvant de

Carcasse, le personnage central dans le spectacle mis en scène par Bérangère Vantusso, ou des immenses bâches en plastique qui se transforment en êtres animés, des juges, pour être plus précise, chez Laura Fedida). Là réside, me semble-t-il, l'exceptionnelle qualité de ces six spectacles, dans la richesse d'une écriture (venue du passé ou contemporaine) sur le fond, transcendée par un imaginaire visuel, sonore et technique tout aussi riche, pour la forme. Il n'y a guère de place dans ces spectacles pour une mise en scène plate, pour des mots vides de sens ou des images superficielles et superflues. Tout y fait sens de manière immédiate et profonde.

Ajoutez à cette double richesse du fond et de la forme, des troupes de comédien(ne)s manipulateurs extrêmement talentueuses qui maîtrisent parfaitement toutes les techniques mises à leur disposition par les progrès de la technologie, et vous saurez pourquoi Charleville-Mézières est devenue réellement le rendez-vous des amoureux des marionnettes à travers le monde, à des années lumière du traditionnel Guignol des jardins d'enfants, auquel Laura Fedida adresse d'ailleurs un clin d'œil ironique et plein de second degré au début de ses *Psaumes pour Abdel*.

Malgré son caractère parfois un peu brouillon, sa tendance à s'éparpiller dans toutes les directions, ce spectacle mis en scène par une jeune artiste – dont le projet de fin d'études à l'ESNAM, un solo baptisé *Cramés*, avait déjà marqué les esprits par son audace et son originalité (dont [j'avais déjà parlé sur ce blog à l'occasion du festival Orbis Pictus à Reims en avril 2017](#)) – vaut vraiment le détour, pour l'énergie sans limite de cette bande de jeunes femmes, notamment le trio d'actrices formé par Armelle Dumoulin (également chanteuse et guitariste), Elena Josse et Chloée Sanchez, largement épaulé par la metteuse en scène Laura Fedida, Alice Carpentier (pour la scénographie), Sandrine Sitter (pour la création et régie lumières), Marianne Durand (pour les costumes). Et aussi pour son regard très moderne porté sur la société, sur des thèmes d'actualité comme l'exclusion, la pauvreté, la violence envers les jeunes, le racisme... Des thèmes dont on trouve un écho dans le spectacle de Bérangère Vantusso, *Alors Carcasse*, sur lequel Laura Fedida a d'ailleurs travaillé comme assistante à la mise en scène dans le cadre de l'aide au compagnonnage du ministère de la culture.

## **Une ambiance familiale**

Pour finir, quelques mots sur l'ambiance générale de ce Festival mondial des théâtres de marionnettes qui reste la même d'une édition sur l'autre, très largement familiale, surtout pendant les deux week-end d'ouverture et de clôture, la programmation du « in » et du « off » faisant la part belle aux spectacles pour les plus jeunes. Un public composé de familles largement conquis par le spectacle d'ouverture féérique proposé par la compagnie Gratte Ciel, *Place des anges*, en accès libre et en plein air sur la place Ducale, où convergent toutes les rues principales de Charleville-Mézières.

Grâce à une météo plus que clémente en ce samedi 21 septembre au soir, les anges tout de blanc vêtus et suspendus dans les airs ont pu répandre sans problème leur déluge de plumes sur la foule compacte des spectateurs. Avec en prime un ballet aérien magique et son jeu d'ombres d'une grande beauté sur la façade des bâtiments entourant cette place conçue sur le modèle de la place des

Vosges. Des plumes qui se sont répandues à travers les rues de la ville comme un bon augure pour la suite du festival qui se poursuit jusqu'au dimanche 29 septembre.